

Mondialisation, périurbanisation et urbanité

J. Lévy et M. Lussault – 7 Février 2013

Compte-rendu : Pauline Guinard, Guillaume Poiret et Cynthia Ghorra-Gobin

Introduction de la séance : Cynthia Ghorra-Gobin

Avec Jacques Lévy (professeur à l'EPFL, École Polytechnique Fédérale de Lausanne) et Michel Lussault (professeur à l'ENS-Université de Lyon) débute le deuxième cycle du séminaire « mondialisation(s) : concepts, enjeux, échelle », centré sur ville et mondialisation. Le premier cycle se voulait une introduction à la mondialisation et à son caractère multidimensionnel tout en différenciant ce que relève de la métamorphose du capitalisme, de l'invention de l'écriture numérique et de la quête d'un universel prenant en compte la pertinence du niveau mondial.

La première séance a contextualisé le discours sur la mondialisation à partir d'un éclairage mettant en scène différentes disciplines dont l'économie tout en prenant en compte le fait que ce discours a émergé dans l'anglosphère et plus précisément dans l'univers anglo-américain. D'où l'intérêt d'être vigilant sur l'usage des traductions. Avec Martine Azuelos, la mondialisation a été replacée dans la longue durée du capitalisme tout en soulignant l'émergence du capitalisme financier dès 1971 suite à la décision du président Nixon. Dans le cadre de ce séminaire, il est vrai que le capitalisme est perçu comme le vecteur majeur des processus de mondialisation contemporains s'appuyant sur les technologies de communication et d'information et l'invention d'Internet.

La deuxième séance fut centrée avec Christian Grataloup sur la dimension géohistorique de la mondialisation tout en replaçant la mondialisation contemporaine dans la mouvance de récents courants intellectuels dont la postmodernité. Elle a permis de discuter de la thématique de l'universel comme enjeu conceptuel et stratégique de la mondialisation notamment à l'échelle nationale.

Lors de la troisième séance, il fut question avec Clarisse Herrenschmidt des écritures numériques qui ont permis le redéploiement du capitalisme et qui posent la question de l'universel. Si l'indifférenciation absolue du système binaire est reconnue de tous, il est possible de revendiquer les protocoles de transferts comme relevant de ce qui est en commun. L'universel peut alors se définir comme ce qui est virtuellement commun à l'humanité connectée dans son ensemble.

Michel Lussault

Michel Lussault aborde la question de la périurbanisation pour en donner une lecture différente. Il estime en effet que le concept tel qu'il est employé et analysé aujourd'hui n'est plus adéquat pour décrire les réalités spatiales en jeu.

Certes, le monde est caractérisé par l'urbanisation massive qui ne fait que s'accroître d'année en année. Mais, plus précisément, la périurbanisation constitue une des formes majeures de l'urbanisation dans le monde. Il convient donc de remettre à plat le lexique pour tenir compte de cette mondialité.

M. Lussault propose ainsi de définir la périurbanisation au regard de 3 critères :

- La diffusion
- L'illimitation
- La périphérisation

1. la diffusion

Il s'agit d'un vieux concept parfois considéré comme désuet. Il traduit l'étalement urbain, expression plus moderne, à savoir l'extension physique de l'espace urbain. Cette expansion matérielle renvoie au fait que la question urbaine est liée à la problématique du déploiement matériel de la ville, à l'importance de la géographie de la ville notamment en concentrant l'analyse sur la réalité de ce déploiement.

La notion de diffusion s'axe notamment sur les travaux de B. Secchi qui parle de *citta diffusa*. L'urbanité contemporaine est marquée par cette question de la diffusion sous deux aspects à la fois comme lieu d'urbanisation diffuse mais aussi comme lieu diffusant ou diffuseur. Il n'y a donc pas seulement étalement mais aussi dissipation. En cela, il faut constater le paradoxe d'une urbanisation contemporaine marquée certes par l'étalement matériel mais aussi par l'importance grandissante de ces vides qui font ville.

L'espace non bâti est essentiel en ce que le vide constitue une part de la ville. Alain Berger a montré qu'il fallait reconsidérer la théorie de la planification en regardant non seulement les pleins mais aussi les vides. Les vides sont à conserver, à insérer comme constitutifs de l'urbain. La notion de diffusion renvoie à cette réalité en montrant que l'urbain se déploie tant du dense vers le peu dense que du peu dense vers le peu dense.

Cela montre que les espaces périurbains sont des espaces de diffusion. Il ne s'agit pas d'une croissance urbaine en nappe comme on l'a souvent décrite mais d'une croissance en nébuleuse avec des pleins et des vides qui sont tout aussi signifiants. Chaque fraction est le résultat d'une diffusion mais aussi le vecteur d'une autre diffusion, le traditionnel modèle centre/périphérie ne tient alors plus.

2. L'illimitation

Ce concept renvoie à quelque chose de différent, quoique complémentaire. En effet, les espaces urbains sont marqués par une connectivité forte. On assiste à une montée en puissance de la connectivité comme indice du développement urbain. Loin d'être neutre, cette logique implique une mutation de l'organisation spatiale de la ville.

Le lien avec l'illimitation apparaît alors en ce que l'illimitation se caractérise comme la capacité de chaque espace de se connecter aux autres espaces au même moment. Ces

connexions sont illimitées au sens où elles sont générales et sans fin. L'illimitation est là encore une marque de l'urbanisation contemporaine qui refonde les géographies urbaines. Elle permet de maintenir via l'hyperspatialité des espaces qui ne pourraient pas s'insérer dans les espaces contemporains. Cela explique pourquoi se constitue un universel mondial.

En effet, sans cette notion, le monde en tant qu'objet géographique d'étude ne serait qu'abstraction. Il y a possibilité de monde parce que la connectivité crée de la cohabitation. On commence ainsi à percevoir des pratiques mondiales, des événements spatiaux qui ont une répercussion mondiale. On pense aux différents mouvements d'occupation par exemple, même si ce n'est pas du périurbain. S'est ainsi constitué un espace mondial de cohabitation et de contestation. Cet espace se crée et se maintient autour de la possibilité de mise en lien d'espaces différents. Dans le cas du périurbain, cette connectivité assure la diffusion et le maintien dans l'urbain.

3. La périphérisation

Ce concept se pense à travers le regard que l'on porte sur les situations urbaines via leur intensité (qui se calcule par le couple densité/diversité). Un espace est nécessairement dense et divers mais ce sont les entrelacs de ce couple qui vont pouvoir définir des gradients d'intensité et partant, d'urbanité.

Ces gradients sélectionnent ainsi des géotypes urbains qui caractérisent des idéaux d'urbanité. Le géotype central et le plus dense et le géotype périphérique le moins dense. On peut ainsi discriminer des espaces par cette grille de lecture sans le moindre jugement de valeur.

La périphérisation se présente alors comme le processus qui met en place des catégories de géotypes qui ne sont ni centraux ni péricentraux, dont l'intensité est faible en ce que leur densité notamment et leur diversité sont maigres, mais qui participent de l'urbanisation du monde. Ils sont en quelque sorte le résultat de cette urbanisation.

Ce concept de géotype est à la fois relatif et global. Manhattan et Châteauroux sont deux géotypes centraux mais leur intensité est relativement inégale.

L'avantage de l'analyse par géotype est qu'elle est déconnectée de l'analyse classique du périurbain. Dans chaque situation urbaine, on peut déceler des géotypes périphériques. La périphéricité ne devient plus un lieu décrit par rapport à un centre mais renvoie à un type d'organisation spécifique et peut se retrouver en tout point. On peut même constater qu'une hypercentralité est une périphérie sous ce critère. Ainsi certains CBD nord américains, fréquentés uniquement le jour et ne comportant qu'une faible diversité sont des géotypes périphériques. L'analyse urbaine classique est alors brouillée par cette donnée nouvelle qui modifie les schémas de pensée.

Il est vrai cependant que les géotypes périphériques sont plus nombreux dans les espaces diffus et périurbains. Mais attention, périphérisations et périurbanisations ne sont pas synonymes : on ne peut en effet réduire la périphérisation à la périurbanisation.

Ces trois entrées permettent une lecture de l'urbain qui articule ces trois idées :

- l'étalement ;
- le brouillage des limites et l'ouverture vers des mondes numériques nouveaux ;

- la baisse de l'intensité urbaine.

La combinaison de ces trois éléments donne une lecture différente de la périurbanisation, elle permet la distinction de plusieurs types d'espaces périurbains. On peut analyser notamment leur système relationnel avec les autres espaces ce qui permet de mettre en évidence une dynamique plus complexe qu'auparavant. On isole notamment des espaces périurbains qui sont en eux-mêmes des référentiels, sortant ainsi de la condescendance habituelle de la géographie à l'égard du périurbain qu'elle ne conçoit que comme espace défectif.

La lecture de ces espaces se complexifie ainsi, le modèle centre/périphérie devient inopérant tandis que se dessinent des tensions entre centration et périphérisation, via notamment l'émergence de centralités nouvelles.

En prenant l'exemple des portables, on voit en effet que chaque individu peut constituer un centre en soi puisque la connexion lui donne une ouverture inégalée sur le monde, modifiant la spatialité et la façon dont l'individu voit l'espace. Cette mutation est un bouleversement majeur.

Par ailleurs, si on admet que l'urbanisation crée le monde comme réalité spatiale, alors la prégnance du périurbain modifie l'organisation de l'espace. Cela n'est pas sans poser question assurément en ce que le périurbain laisse émerger un certain nombre de problématiques liées notamment au développement durable, à la justice sociale et spatiale. Mais cela ne doit pas aboutir nécessairement à vouloir le supprimer. En effet, la tentation de définir le périurbain comme un espace anormal à supprimer doit céder la place à d'autres interrogations pour faire jouer le débat démocratique : comment sont habités ces espaces ? Et de cette spatialité, réfléchir au périurbain comme un mode de vie mondialisé et mondialisateur.

Questions : l'hyperspatialité n'est pas à comprendre au sens d'Azimov lorsqu'il parle d'hyperespace. L'hyperespace est une nouvelle fonction, une possibilité de rentrer dans les connexions de connecter l'immatériel et le physique parce qu'il est difficile de faire le lien entre internet et la réalité classique.

Le rural est pensé comme une catégorie de l'urbain, la notion de campagne aurait perdu son sens puisque celles-ci sont intégrées dans l'urbain.

Jacques Levy

La ville se définit normalement par le couple densité et diversité. Si l'on regarde le monde, on observe la diversité la plus grande couplée à la densité la plus faible. Pourtant, de plus en plus, le monde semble devenir une vaste ville, un ensemble urbain autour d'un continuum non spatial mais de connexions ainsi que d'espaces publics, notamment par l'avion qui est le seul moyen efficace sur de longues distances mais qui demeure un moyen privé.

La ville a toujours souhaité être un monde à grande échelle, selon le modèle de l'Empire dont la capitale était un monde miniature (Londres, Paris, Rome, Constantinople, etc.).

Carte des mobilités du néolithique (la réponse *d'homo sapiens* à Heidegger => mobilité fondatrice de l'humanité) : « Il y a 100 000 ans, en créant un patrimoine planétaire des lieux, les humains rendent la mondialisation possible ». Certains de ces lieux sont devenus des villes. Fabrication d'un monde différencié, notamment pour l'industrie de l'ailleurs.

De fait, la mobilité est fondatrice de l'humanité : les villes ont acquis dans ce contexte leur spécificité par un phénomène d'*overstretching*, en s'étirant tout en concentrant les activités très productives. Dans les décennies à venir, on arrive sans doute au bout d'un phénomène d'urbanisation absolue.

Certes, il reste encore ça et là des stocks mais leur importance diminue et ce d'autant plus que la population mondiale plafonne. Ce sont uniquement les urbanisations relatives qui vont reconfigurer l'urbain. Le système urbain mondial devient un système fermé. Urbanisme plus de construction mais de redistribution

La ville fait le monde

L'urbanisation de masse va s'achever laissant place à un monde fait ville dont la métrique est le réseau plus que le territoire. La ville se conçoit en effet comme un nœud. Le monde des villes est organisateur de l'ensemble des réseaux. Territoire comme espace continu = une utopie, un projet ; les réseaux n'ont pas besoin des espaces pour exister => métrique de base, c'est le réseau, non le territoire.

Carte de densité comparée territoire et ville

=> plus de rural aujourd'hui n'implique pas de sous-estimer le rôle du rural dans l'urbanisation contemporaine. Exemple : villes asiatiques très denses, qui étaient environnées d'espaces ruraux très denses

Fin du modèle centre/périphérie ?

C'est vrai dans une vision géométrique, mais cela ne remet pas en cause la notion de centre/périphérie en termes de production des villes. De même, l'idée de l'individu comme centre pose problème. => le centre permet de mesurer ce qui marche le mieux en fonction des situations.

L'histoire du monde se conçoit à partir de la ville car c'est là que les choses se déroulent, que les événements ont lieu. De nos jours par exemple, la productivité des urbains est de loin supérieure à celle du pays. C'est le cas à Paris bien sûr, mais aussi dans toutes les villes d'Europe. Certes, quelques exceptions rares comme Berlin, Salvador de Bahia. Et cela n'est pas lié à la centralisation (exemple : Hambourg plus productive que Paris).

Cf. Florida et notion de créativité ; Cf. *The Atlantic*

En cela, l'urbanité marque l'espace mondial au niveau économique. L'urbanité est un marqueur de l'espace mondial

Co-présence, mobilité, co-présence : la force distribuée de la coopération

- 1 milliards de touristes internationaux
- 2 milliards d'internautes
- 4 milliards d'urbains

Si l'on regarde les flux, on constate une augmentation constante des flux de touristes, des internautes mais aussi des urbains. Il est sans doute possible d'établir une connexion entre ces trois réalités pour mieux démontrer la force de l'urbain qui mêle coprésence et mobilité.

Tout cela a progressé en même temps : il n'y a pas d'univers d'urbains sans lieux. Il est rare qu'un centre urbain devienne une périphérie (comme Détroit), on assiste plutôt au phénomène inverse.

Coopération = alternative et complément

> pratiques urbaines du téléphone mobile pour gérer les déprogrammations successives => Valorisation de l'urbanité

Télécommunication comme valorisation de la coprésence

Villes = lieux principaux du tourisme et des lieux numériques

Le monde fait la ville

Modèles d'urbanité discutés dans chaque ville et dans le monde. Il y a une opposition de deux modèles :

- Amsterdam qui s'assume en tant que ville, et en tire les conséquences ;
- Johannesburg qui essaie de diminuer les effets de l'urbanité. Autre exemple possible (avec un point d'interrogation), Los Angeles mais il n'y pas à Los Angeles une politique qui a conduit à cette situation, contrairement à Johannesburg.

Débat entre ces deux modèles. Los Angeles comme modèle indépassable ? (Cf. Mike Davis)

Il n'y a pas que Los Angeles dans le monde, plutôt un rééquilibrage entre les deux modèles. On observe une progression de la conscience d'urbanité, notamment comme résultat d'une prise de conscience environnementale. L'urbanisation récente s'effectue dans des contextes où ce n'est pas le modèle de Johannesburg qui l'a emporté : par exemple, le monde sinisé, du fait d'une culture de la densité. L'Asie se décale progressivement vers une valorisation de plus en plus forte de l'urbanité. C'est plutôt le choix du modèle d'Amsterdam qui accepte l'urbanité

Le périurbain est-il pour autant le modèle d'urbanité contemporain ? => non !

Exemple : delta de la rivière des perles se remplit plus que se diffuse avec une différenciation multiscalaire

Cf. tableau du ppt

	Amsterdam ville rassemblée	Amsterdam et/ou Johannesburg	Johannesburg, l'urb fragmenté
par continent			
par taille d'aire urbaine			
par gradient d'urbanité			

Un débat mondial entre acteurs. Mais les villes qu'auront les urbains seront celles que les urbains auront choisi d'avoir.

Métropolisation ? C'est la production d'une composante d'échelle supérieure dans une ville. Pas nécessairement à comprendre en fonction du capitalisme : dans le processus d'acquisition d'un rang de ville mondiale, ce qui compte c'est le fait d'être une grande ville et une ville généraliste, mais aussi sa créativité c'est-à-dire sa capacité à produire des singularités, spécificités.

Ville et monde ? => cherchent tous deux à faire société. Cf. Perec « Il n'y rien d'inhumain dans une ville, sinon notre propre humanité »

Questions

CGG

Débat déjà fort entre vous deux. Exemples de comment est-ce que le périurbain peut devenir un référentiel dans le système ?

ML

Manière classique d'aborder le périurbain n'est plus pertinente dans le contexte actuel. Étalement ne veut pas dire faible densité (exemple : Asie). La diffusion à partir d'espaces peu denses est plus difficile à expliquer mais la problématique de l'étalement pas réductrice à la question de la densité. Par ailleurs, il n'y a plus de « bout de réseau ». Le rapport centre/périphérie peut exister partout ! Du coup, la catégorie de périurbain est-elle encore pertinente ?

JL

Ce que propose Michel est un bon instrument de mesure, mais il est extrêmement rare que les centres historiques ne soient pas les plus détenteurs et les plus productifs d'urbanité. Vrai pour Detroit, voire pour Marseille qui est le Los Angeles de l'Europe, parce que la ville énucléée (son centre est à Aix).

ML

Gradient de centration et périphérisation marche absolument, même à l'échelle des micro-espaces. Exemple : friches industrielles, délaissés de voirie, etc., en plein cœur de l'hypercentralité mondiale. À l'inverse, le delta rivière des perles renvoie au surgissement de centralité dans un espace de brousse. C'est un assemblage urbain avec un jeu de centration/périphérisation constant. On assiste à la fin des géographies stables

CGG

Comment appréhender la notion d'échelles entre ville et monde ?

ML

Je ne suis pas à l'aise avec notion d'échelles... Je travaille sur la spatialité des individus. La capacité scalaire des individus est leur capacité à établir un ordre de grandeur des spatialités vécues. C'est l'urbain qui crée le monde (plus que l'inverse) => collusion et collision des échelles. Tout est intégré en même temps

JL

Il faut sauver le « soldat échelle ». Les barrières topologiques tombées : ceci suppose de définir des échelles à chaque moment, à chaque situation. Chaque lieu, à toutes les échelles, inclut toutes les autres échelles : il y a du monde dans toutes les lieux, dans tous les « ici ». Il est possible de se demander importance des échelles nationale, locale... dans chaque lieu

Question du politique => articulation entre systèmes politiques pour éviter les conflits

ML

Échelle = définition de l'ordre de grandeur d'un phénomène : par exemple, l'échelle nationale est une manière de grader l'espace. Mais je ne crois pas à l'idée d'emboîtement des échelles : cela n'existe pas, sauf dans des fictions politiques (communes/département/régions...)

JL

Quid de l'Allemagne ?

ML

Contestation même en Allemagne. Il n'est pas possible aujourd'hui en France de concevoir une

politique à partir des aires urbaines.

C. G.-G.

Quel est le rôle de l'État dans ces processus ?

M. L.

Je suis pour la disparition des États parce qu'ils ne correspondent plus au fonctionnement du monde. Il faut reconstituer des ordres politiques à partir d'autres ordres de grandeur comme les « républiques de cohabitation »

J. L.

Disparition de l'Etat géopolitique ne clôt pas la question de l'État international. Comment éviter l'impérialisme ? C'est la question du découpage des espaces, question de la réinvention de la production de biens publics

M. L.

États « classiques » même gênent, interdisent la constitution d'une pensée de la justice sociale

Départ de Michel Lussault

Questions

> littoralisation de l'urbanité mondiale ?

> Pourquoi fait-on la révolution dans des espaces de flux ?

> Pourquoi Johannesburg ?

En guise de conclusion pour cette première séance du cycle mondialisation et ville, on peut dire que Michel Lussault et Jacques Lévy ont réaffirmé les interférences entre « mondialisation » et « ville » en raison des capacités de connectivité s'opérant entre les individus et les lieux en dehors de toute proximité spatiale. Mondialisation et ville sont les principales composantes d'un tout. Il y aurait comme une équivalence entre le mondial et l'urbain.

Michel Lussault a insisté pour dire combien la périurbanisation peut constituer à bien des égards une des formes majeures de l'urbanisation à condition de la dissocier de la grille de lecture traditionnelle centre-périphérie et à condition d'accorder toute sa place au « vide ». La périurbanisation ne résulte pas d'un centre mais incorpore une série de géotypes. Périurbanisation n'est donc plus synonyme de périphérisation et se conçoit comme un espace intégrant un mode de vie mondialisé et mondialisateur.